

Dedans et dehors : qui avait accès à la communauté du gymnase ?

L'expérience individuelle du gymnase dépendait de toute une série de facteurs personnels, comme le sexe, l'âge, le statut social ou l'origine. En principe, les gymnases publics étaient ouverts en premier lieu aux citoyens masculins et à leurs fils, les femmes et les esclaves en étant totalement exclus. Les étrangers n'étaient admis que sous certaines conditions. Les cités définissaient qui pouvait faire partie de la communauté gymnasiale et qui ne le pouvait pas, par le biais de règlements appropriés.¹

Dans l'Athènes de la fin du VI^e s. av. J.-C., dont la société est encore aristocratique, le statut civique des parents conditionnait l'accès à tel ou tel gymnase. Ainsi, l'homme d'État Thémistocle, né du mariage d'un citoyen athénien et d'une métèque, une femme qui n'avait pas la citoyenneté athénienne, s'exerçait dans le gymnase de *Cynosargès* avec son sanctuaire d'Héraclès (cf. chap. 7). Après tout, Héraclès n'était pas non plus un dieu à part entière en raison de la mortalité de sa mère, remarque l'auteur de l'époque impériale Plutarque. Thémistocle aurait toutefois incité des jeunes ayant deux parents issus de familles de citoyens à s'entraîner avec lui au *Cynosargès* et aurait ainsi contribué à atténuer les subtiles différences de statut au sein de la citoyenneté (Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 1, 2). Les évolutions sociales de l'hellénisme et de l'époque impériale ont contribué à ce que les gymnases se montrent encore plus ouverts.

La loi gymnasiarchique de Béroia excluait les groupes suivants de la fréquentation du gymnase local (voir p. 62-63, *face B*, l. 26-29) : les esclaves, les affranchis et leurs fils, les *apalaistroi*, physiquement inaptés à l'entraînement dans la palestre*, les prostitués masculins, les petits artisans et

commerçants, les ivrognes et les autres personnes irresponsables. Les femmes ne sont pas explicitement mentionnées, mais la référence exclusive au sexe masculin montre que l'accès leur était d'emblée interdit – une évidence pour les contemporains. D'autre part, le règlement n'excluait pas *a priori* de l'utilisation du gymnase les citoyens d'autres *poleis** qui séjournèrent temporairement dans la ville ou qui s'y étaient installés durablement. Cette flexibilité devait être tout à fait courante dans le monde hellénistique, marqué par une mobilité et une interconnexion de plus en plus fortes. Le nombre croissant de concours (cf. chap. 1) a notamment conduit à ce que les gymnases soient ouverts aux athlètes venus de l'étranger ainsi qu'à leurs accompagnateurs et entraîneurs lors des grandes fêtes religieuses. Des événements tels que les concours internes et les fêtes offraient la possibilité d'inviter des groupes de personnes extérieures à des banquets dans les gymnases. Ce sont surtout les riches gymnasiarques*, comme Elpinikos à Érétrie (cf. chap. 4 et 7), qui ont lancé de généreuses invitations avec leurs fonds privés, contribuant ainsi à développer le rôle social des gymnases.

Les esclaves étaient exclus des privilèges de la population libre et pourtant omniprésents en tant que personnel de service. Cela vaut également pour les gymnases, dont le fonctionnement quotidien impliquait la réalisation d'une multitude de tâches : les locaux devaient être débarassés du sable et de l'huile, les installations sanitaires devaient être nettoyées et les fours devaient être alimentés s'il y avait des bains de sudation ou des bains chauds ; en outre, les surfaces de sable des terrains d'entraînement devaient être régulièrement préparées – on trouve parfois des représentations des pioches utilisées à cet effet dans les peintures sur vase (fig. 5.4). Dans de nombreux gymnases, ces tâches étaient confiées à un *palaistrophylax*, un « gardien de la palestre », généralement un esclave. À Béroia, le *palaistrophylax*

UNE ORGANISATION COMPLEXE : LE FONCTIONNEMENT QUOTIDIEN DES GYMNASSES

KOMPLEXE ORGANISATION: DER ALLTAGSBETRIEB DER GYMNASIEN

Drinnen und draußen: Wer hatte Zugang zur gymnasialen Gemeinschaft?

Die individuelle Erfahrbarkeit des Gymnasiums hing entscheidend von einer ganzen Reihe persönlicher Faktoren ab, wie dem Geschlecht, dem Alter, dem sozialen Status oder der Herkunft. Grundsätzlich standen die öffentlichen Gymnasien in erster Linie den männlichen Bürgern und ihren Söhnen zur Verfügung, Frauen und Sklaven waren ganz ausgeschlossen. Fremden wurde nur unter bestimmten Bedingungen Zutritt gewährt. Wer Teil der gymnasialen Gemeinschaft sein durfte und wer nicht, wurde von den Städten durch entsprechende Vorschriften festgelegt.¹

Im noch aristokratisch geprägten Athen des ausgehenden 6. Jhs. v. Chr. hatte der Bürgerrechtsstatus der Eltern großen Einfluss auf den Zugang zu einem bestimmten Gymnasium. So übte sich der aus der Ehe eines athenischen Bürgers und einer Metökin, einer Frau ohne athenisches Bürgerrecht, hervorgegangene Staatsmann Themistokles im Kynosarges-Gymnasium mit seinem Heiligtum des Herakles (vgl. Kap. 7). Schließlich sei auch Herakles aufgrund der Sterblichkeit seiner Mutter kein vollwertiger Gott gewesen, bemerkt der kaiserzeitliche Autor Plutarch. Themistokles soll jedoch Jugendliche mit makelloser Herkunft dazu animiert haben, zusammen mit ihm im Kynosarges zu trainieren und so zu einer Aufweichung der feinen Statusunterschiede innerhalb der Bürgerschaft beigetragen haben (Plutarch, *Leben des Themistokles* 1, 2). Gesellschaftliche Entwicklungen des Hellenismus und der Kaiserzeit trugen dazu bei, dass sich die Gymnasien noch offener zeigten.

Das Gymnasiarchengesetz von Beroia schloss folgende Gruppen vom Besuch des dortigen Gymnasiums aus (s. S. 62–63, Seite B, Z. 26–29): Sklaven, Freigelassene und ihre Söhne, für das Training in der Palästra* körperlich untaugliche *apálaistroi*, männliche Prostituierte, kleine Handwerker und Gewerbetreibende, Betrunkene und anderweitig Unzurechnungsfähige. Frauen werden nicht explizit erwähnt, der ausschließliche Bezug auf das männliche Geschlecht zeigt aber, dass ihnen der Zugang von vornherein versagt blieb – für die Zeitgenossen eine Selbstverständlichkeit. Andererseits grenzte die Regelung Bürger anderer Poleis*, die sich vorübergehend in der Stadt aufhielten oder sich dauerhaft in ihr niedergelassen hatten, nicht von vornherein von der Nutzung des Gymnasiums aus. Diese Flexibilität dürfte in der hellenistischen Welt, die von zunehmender Mobilität und Vernetzung geprägt war, durchaus gängig gewesen sein. Nicht zuletzt die wachsende Zahl von Agonen* (vgl. Kap. 1) führte dazu, dass die Gymnasien während größerer Kultfeste auch den aus der Fremde angereisten Athleten sowie ihren Begleitern und Trainern offenstehen mussten. Anlässe wie interne Wettkämpfe und Feste boten die Möglichkeit, auch außenstehende Personengruppen zu Banketten in die Gymnasien einzuladen. Es waren vor allem reiche Gymnasiarchen* wie Elpinikos in Eretria (vgl. Kap. 4 und 7), die mit ihren privaten Mitteln großzügige Einladungen aussprachen und so dazu beitrugen, die gesellschaftliche Rolle der Gymnasien weiterzuentwickeln.

Sklaven waren von den Privilegien der freien Bevölkerung ausgeschlossen und dennoch als Dienstpersonal omnipräsent. Dies gilt auch für die Gymnasien, deren täglicher Betrieb mit einer Fülle von Aufgaben verbunden war: Die Räumlichkeiten mussten von Sand und Öl gesäubert, Waschgelegenheiten gereinigt und Heizöfen befeuert werden, sofern es Schwitz- oder Warm-

devoir, sur ordre du gymnasiarque, s'occuper de tout « ce qui est nécessaire dans le gymnase » ; s'il se montrait désobéissant ou négligent, le gymnasiarque avait le droit de le fouetter (voir p. 62-63, *face B*, l. 97-99). Si nécessaire, des artisans indépendants étaient chargés de services plus élaborés, notamment de travaux de construction ou de préparation de terrains de concours.²

De même, de nombreux usagers des gymnases se faisaient apparement accompagner par un esclave qui portait pour eux ce dont ils avaient besoin pour l'entraînement. Cette commodité était explicitement interdite aux jeunes gens qui suivaient l'éphébie* à Amphipolis (voir p. 92-93, l. 35-36). Pendant l'entraînement, un esclave pouvait surveiller

les effets de son maître que celui-ci avait déposés dans l'*apodytèrion** – le vol, par exemple de vêtements, était un délit aussi fréquent que grave dans l'Antiquité et était également puni en conséquence à Béroia (voir p. 62-63,

face B, l. 99-101). L'assouplissement de la règle de la stricte séparation entre libres et non libres, que l'on observe parfois dans les gymnases à partir de la fin de l'époque hellénistique, demeure exceptionnelle et de portée ponctuelle. L'initiative en revient aux évergètes*, qui font parfois bénéficier des esclaves de leurs fondations, afin de démontrer leur philanthropie (*philanthropia*) et leur générosité particulières. Au I^{er} s. av. J.-C., un riche citoyen de Priène du nom de Dioskouridès invita les utilisateurs du gymnase à une distribution de viande à la suite d'un sacrifice et promit en outre de les approvisionner en huile tout au long de l'année. Ce faisant, Dioskouridès ouvrait « le lieu », entre autres, à ceux qui, en raison de « circonstances malheureuses, n'y avaient pas pris part » : il s'agit probablement du gymnase, où le bienfaiteur* pourrait avoir également invité des personnes physiquement handicapées et des esclaves. Les détails restent obscurs, car l'inscription s'interrompt à ce point du texte.³ En revanche, la condition du don de Phainia Aromation est claire : en

41/42 ap. J.-C., à Gytheion dans le Péloponnèse, elle donna de l'argent pour financer « éternellement » l'huile pour le gymnase et stipula expressément que les esclaves pouvaient également utiliser l'huile pendant six jours de fête par an, donc peut-être faire du sport dans le gymnase.⁴ Toujours à l'époque impériale, un agonothète* d'Argos distribua de l'huile « dans chaque gymnase et bain, de l'aube au coucher du soleil, à chaque homme libre et à chaque esclave » pendant les compétitions à sa charge.⁵ Aussi remarquables soient-ils, ces exemples restent cependant de rares exceptions qui, même pour l'époque impériale, ne font que confirmer la règle selon laquelle les gymnases et les concours étaient un privilège de la population libre.

Mais les femmes jouaient-elles aussi un rôle dans ce monde dominé par les hommes, comme le suggère le cas de Phainia à Gytheion ? Des recherches récentes ont en effet souligné que les filles et les jeunes femmes avaient plus de possibilités de participer activement au sport et à la culture athlétique qu'on ne le pense généralement.⁶ Néanmoins, le fait fondamental demeure qu'à aucun moment l'entraînement institutionnalisé dans les gymnases publics n'est devenu accessible aux femmes. Lors des concours olympiques, et sans doute aussi dans les autres *agônes** les plus importants, les femmes n'étaient même pas admises comme spectatrices. Il existait cependant quelques fêtes spécifiques que les femmes célébraient entre elles, comme les *Heraia*, qui étaient organisées tous les quatre ans à Olympie en l'honneur de l'épouse de Zeus et dont le programme comprenait une course. Seules les jeunes filles non mariées étaient apparement autorisées à participer à ces courses également attestées dans quelques autres cités. Ce n'est qu'à l'époque impériale que les courses de sprint des femmes ont été intégrées au programme des concours panhelléniques*. Au milieu du I^{er} s. ap. J.-C., Hermesianax, un citoyen de Tralles en Asie Mineure, a célébré les victoires de ses trois filles Tryphôsa, Hèdea et Dionysia en érigeant leurs statues dans le sanctuaire de Delphes. Il s'agit notamment de victoires dans des courses de stade aux *Pythia*, aux *Isthmia* et aux *Nemea* ; l'une des filles a non seulement brillé comme coureuse, mais a également remporté une course de chars

aux *Nemea* et un concours de chant et de lyre à Athènes.⁷ Cependant, nous ne savons pas comment les courses des femmes s'intégraient dans le reste du programme des concours. On ne sait pas non plus comment les participantes s'entraînaient et si elles pouvaient utiliser les gymnases de leur cité d'origine, du moins à certaines périodes.

À l'époque impériale, les femmes bénéficiaient souvent de dons d'huile, en particulier les jours de fête ; plusieurs témoignages proviennent par exemple de Stratonicée en Carie, où il y avait, outre deux gymnases, un bain pour femmes.⁸ Là encore, nous ne savons pas si l'huile était plutôt utilisée pour les soins corporels dans le bain ou pour des activités sportives. À Xanthos en Lycie, un évergète a permis, au II^e s. ap. J.-C., dans le cadre d'une généreuse fondation, la construction d'un bain réservé aux femmes (*gynaikeion balaneion*), comme à Stratonicée. La même inscription mentionne en même temps « le gymnase et le bain qui s'y trouve », c'est-à-dire un ensemble séparé, réservé à la communauté gymnasiale.⁹ Nous ne savons pas si les bains de femmes de Stratonicée et de Xanthos – non identifiés jusqu'à présent par l'archéologie – disposaient d'aires adaptées aux exercices physiques.

Les statues en l'honneur de Tryphôsa, Hèdea et Dionysia montrent en tout cas que l'athlétisme féminin pouvait être utilisé pour accroître le prestige des familles aristocratiques. La rareté de tels monuments par rapport au nombre très élevé de monuments dédiés aux vainqueurs masculins (cf. chap. 1) souligne en même temps la nette domination des hommes dans le monde gymnasial et agonistique. Depuis le début de l'Empire, les femmes ont toutefois gagné en visibilité dans ce domaine, car de riches bienfaitrices pouvaient paradoxalement – et nous revenons ici au cas de Phainia Aromation – faire office de gymnasiarques et d'agonothètes* (cf. chap. 4). Même si les femmes mettaient surtout de l'argent à disposition et que les affaires courantes étaient gérées par des adjoints masculins, ces deux fonctions étaient également liées à des tâches de

bäder gab, zudem mussten die Sandflächen der Trainingsplätze immer wieder präpariert werden – Darstellungen der dafür genutzten Hacken finden sich bisweilen in der Vasenmalerei (Abb. 5.4). Für diese Aufgaben war in vielen Gymnasien ein *palaistrophylax* zuständig, ein „Wärter der Palästra“, in der Regel ein Sklave. In Beroia hatte der *palaistrophylax* auf Anweisung des Gymnasiarchen alles zu erledigen, „was im Gymnasion erforderlich ist“; zeigte er sich ungehorsam oder nachlässig, hatte der Gymnasiarch das Recht, ihn auszupeitschen (s. S. 62–63, Seite B, Z. 97–99). Mit aufwändigeren Diensten, insbesondere Bauarbeiten oder der Vorbereitung von Wettkampfpätzen, wurden bei Bedarf freie Handwerker beauftragt.² Auch viele Besucher der Gymnasien ließen sich offenbar von einem Sklaven begleiten, der für sie die Trainings-Utensilien trug. Den jungen Leuten, die in Amphipolis die Epebie* absolvierten, war diese Annehmlichkeit explizit verboten (s. S. 92–93, Z. 35–36). Während des Trainings konnte ein Sklave auf die Habseligkeiten seines Herrn aufpassen, die dieser im Apodyterion* abgelegt hatte – Diebstahl, etwa von Kleidern, war in der Antike ein ebenso häufiges wie ernstes Delikt und wurde auch in Beroia entsprechend geahndet (s. S. 62–63, Seite B, Z. 99–101). Eine gewisse Lockerung der strikten Grenzen zwischen Freien und Unfreien in den Gymnasien beobachten wir seit späthellenistischer Zeit, jedoch bleibt es bei seltenen Ausnahmen mit nur punktueller Wirkung. Die Initiative dazu ging von Euergeten* aus, die gelegentlich auch Sklaven in den Genuß ihrer Stiftungen kommen ließen, um ihre besondere Menschenfreundlichkeit (*philanthropía*) und Großzügigkeit zu demonstrieren. Im 1. Jh. v. Chr. lud ein reicher Bürger von Priene namens Dioskourides die Nutzer des Gymnasions zu einer Verteilung von Opferfleisch ein und versprach obendrein, sie das ganze Jahr über mit Öl zu versorgen. Dabei öffnete Dioskourides „den Ort“ unter anderem auch denjenigen, die wegen „unglücklicher Umstände keinen Anteil an ihm hatten“: Gemeint ist vermutlich das Gymnasion, in das der Wohltäter auch körperlich Beeinträchtigte und Sklaven eingeladen haben konnte. Die Einzelheiten bleiben unklar, weil die Inschrift an dieser Stelle abbricht.³

Eindeutig ist dagegen der Stifterwille der Phainia Aromation, die 41/42 n. Chr. in Gytheion auf der Peloponnes zur „ewigen“ Finanzierung von Öl für das Gymnasion ausdrücklich festlegte, dass auch Sklaven an sechs Festtagen im Jahr das Öl nutzen, also vielleicht im Gymnasion Sport treiben durften.⁴ Ebenfalls in der Kaiserzeit gab ein Agonothet* in Argos während der von ihm organisierten Wettkämpfe Öl „in jedem Gymnasion und Bad von Morgengrauen bis Sonnenuntergang für jeden Freien und Sklaven“ aus.⁵ So bemerkenswert sie sind, bleiben die genannten Beispiele jedoch seltene Ausnahmen, die auch für die Kaiserzeit nur die Regel bestätigen, dass Gymnasien und Agone ein Privileg der freien Bevölkerung waren.

Doch spielten in dieser von Männern dominierten Welt auch Frauen eine Rolle, wie es der Fall der Phainia in Gytheion nahelegt? Es ist in der jüngeren Forschung in der Tat betont worden, dass Mädchen und junge Frauen mehr Möglichkeiten hatten, sich aktiv an Sport und Agonistik zu beteiligen, als gemeinhin angenommen wird.⁶ Dennoch bleibt die grundlegende Tatsache bestehen, dass das institutionalisierte Training in den öffentlichen Gymnasien zu keinem Zeitpunkt für Frauen zugänglich wurde. In Olympischen Spielen und wohl auch den anderen prominenten Agonen waren Frauen noch nicht einmal als Zuschauerinnen zugelassen. Es gab jedoch vereinzelt spezifische Feste, die Frauen unter sich feierten, etwa die *Heraia*, die alle vier Jahre in Olympia zu Ehren der Gattin des Zeus veranstaltet wurden und zu deren Programm ein Wettlauf gehörte. An solchen Wettläufen, die auch in einigen anderen Städten belegt sind, durften offenbar nur unverheiratete Mädchen teilnehmen. Erst in der Kaiserzeit wurden Sprintrennen von Frauen sogar in das Programm panhellenischer* Agone aufgenommen. Mitte des 1. Jhs. n. Chr. feierte Hermesianax, ein Bürger von Tralleis in Kleinasien, die Wettkampfsiege seiner drei Töchter Tryphosa, Hedeia und Dionysia, indem er ihre Statuen im Heiligtum von Delphi aufstellen ließ. Darunter sind Siege im Stadionlauf bei den *Pythia*, den *Isthmia* und den *Nemea*; eine der Töchter glänzte nicht nur als Läuferin, sondern gewann auch ein Wagenrennen bei den *Nemea* und

einen Wettbewerb im Singen und Leierspiel in Athen.⁷ Jedoch wissen wir nichts darüber, wie die Laufwettbewerbe von Frauen in das sonstige Programm der Agone eingebettet waren. Ebenso unklar ist, in welcher Form die Teilnehmerinnen dafür trainierten und ob sie dazu zumindest zeitweise auch die Gymnasien ihrer Heimatstädte nutzen durften.

In der Kaiserzeit kamen Ölstiftungen besonders an Festtagen häufig auch Frauen zugute; mehrere Belege kommen etwa aus Stratonikeia in Karien, wo es neben zwei Gymnasien ein Frauenbad gab.⁸ Wiederum wissen wir aber nicht, ob das Öl eher für die Körperpflege im Bad oder auch für sportliche Aktivitäten genutzt wurde. In Xanthos in Lykien ermöglichte ein Euerget im 2. Jh. n. Chr. mit einer großzügigen Stiftung, dass wie in Stratonikeia ein eigenes Bad für die Frauen (*gynaikéion balaneíon*) gebaut werden konnte. Dieselbe Inschrift erwähnt zugleich „das Gymnasion und das darin befindliche Bad“, also ein separates, für die gymnasiale Gemeinschaft reserviertes Ensemble.⁹ Ob die – archäologisch bisher nicht identifizierten – Frauenbäder in Stratonikeia und Xanthos über Räume verfügten, die sich für körperliche Übungen eigneten, wissen wir nicht.

Die Statuen zu Ehren von Tryphosa, Hedeia und Dionysia zeigen jedenfalls, dass weibliche Athletik zur Mehrung des Prestiges aristokratischer Familien genutzt werden konnte. Die Seltenheit derartiger Monumente im Vergleich zur sehr hohen Zahl von Denkmälern männlicher Sieger (vgl. Kap. 1) unterstreicht aber zugleich die eindeutige Dominanz der Männer in Gymnasion und Agonistik. Seit Beginn der Kaiserzeit gewannen Frauen allerdings auch dadurch größere Sichtbarkeit in diesem Bereich, dass reiche Wohltäterinnen paradoxerweise – und damit kommen wir auf den Fall der Phainia Aromation zurück – als Gymnasiarchinnen und Agonothetinnen* fungieren konnten (vgl. Kap. 4). Auch wenn die Frauen dabei in erster Linie Geld zur Verfügung stellten und das Alltagsgeschäft von männlichen Stellvertretern besorgt wurde, waren mit beiden Funktionen doch auch repräsentative Aufgaben verbunden, die die Inhaberinnen persönlich ausgeführt

8.1 « Verseur d'huile » de Munich ; copie romaine d'après un original grec en bronze (vers 350 av. J.-C.) ; vers 110 ap. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. GL 302)

8.1 Sog. Ölausgießer München; römische Marmorkopie nach einem griechischen Bronzeoriginal (um 350 v. Chr.); um 110 n. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. GL 302)

8



représentation que les titulaires devaient accomplir personnellement.¹⁰ Les inscriptions de certains monuments offerts par des gymnasiarques féminins laissent en tout cas entendre que ces femmes ne voulaient pas seulement contribuer au prestige collectif de leur famille, mais qu'elles utilisaient aussi leur grande fortune pour poursuivre des ambitions personnelles – et le monde gymnasial et agonistique offrait justement une domaine propice à cela.¹¹

Si la position fondamentale de la femme dans l'Antiquité permet d'expliquer la large exclusion des femmes de la vie gymnasiale, les raisons pour lesquelles l'accès au gymnase était interdit aux personnes atteintes d'handicap mental à Béroia sont encore évidentes aujourd'hui. Il est toutefois piquant de constater que dans l'Antiquité, du point de vue des non-Grecs, ce sont peut-être plus les usagers d'un gymnase dont on dénigrait la capacité de discernement. Dans son discours aux Alexandrins, le rhéteur de l'époque impériale Dion de Pruse fait dire au Scythe fictif Anacharsis, « (...) que dans chaque cité des Grecs, il est prévu un endroit où ils se comportent chaque jour de manière tout à fait insensée, c'est-à-dire le gymnase. Car lorsqu'ils s'y rendent et se débarrassent de leurs vêtements, ils se frottent avec un certain produit. Et cela éveille en eux la folie, car aussitôt certains se mettent à courir, d'autres à se prosterner, d'autres à lever les mains et à combattre un ennemi imaginaire, et d'autres encore à s'exposer aux coups. Et après avoir agi de la sorte, ils raclent le produit en question et se rétablissent aussitôt, et après s'être réconciliés entre eux, ils s'en vont les yeux baissés, honteux de ce qui vient de se passer » (Dion Chrysostome, *Discours*, 32, 44).

Sans huile, rien ne va : la vie quotidienne au gymnase

La façon dont se déroulait une journée au gymnase variait certainement considérablement d'une cité à l'autre et d'une époque à l'autre. Certaines choses ont subi de profonds change-

ments au cours des siècles, d'autres n'ont que peu changé. Par exemple, la visite d'un gymnase n'était possible que lorsque celui-ci était ouvert. Il fallait également tenir compte des différentes heures d'utilisation. Nous connaissons différents signaux qui permettaient de les indiquer.¹³ À Béroia, par exemple, les moins de trente ans ne pouvaient se rendre au gymnase pour s'entraîner que si un signe (*semeïon*), probablement un drapeau, était levé (voir p. 62-63, *face B*, l. 1-4). À Limyra, en Lycie, occupée par les troupes séleucides en 198 av. J.-C., les citoyens devaient partager le gymnase avec les soldats. C'est pourquoi il y avait exceptionnellement deux gymnasiarques, qui indiquaient à leurs groupes d'utilisateurs respectifs l'heure de l'entraînement en frappant un disque (*diskos*), sans doute une sorte de gong.¹⁴ À Jérusalem, à la fin de l'époque hellénistique, le gymnasiarque frappait le *diskos* pour attirer l'attention sur la distribution d'huile et donc sur le début de l'entraînement.¹⁵ Les cloches, représentées sur certains reliefs funéraires de gymnasiarques, remplissaient probablement une fonction similaire (fig. 4.3).¹⁶ Ce n'est qu'à l'époque impériale qu'on utilise des signes pour attirer l'attention sur des circonstances particulières de distribution d'huile dans les gymnases (et les bains), par exemple lorsque le gymnasiarque mettait à disposition de l'huile à ses frais pendant toute la journée.

S'enduire d'huile d'olive était indispensable pour l'entraînement et les soins corporels dans le gymnase – pensons aux paroles d'Anacharsis (voir ci-dessus) – et si centrale que les utilisateurs d'un gymnase étaient souvent appelés *aleiphomenoi*, « ceux qui s'ignent ». L'ensemble du processus de nettoyage et de soins était très complexe.¹⁷ Après s'être déshabillé, on s'enduisait le corps d'huile avant l'entraînement afin de détendre les muscles et de protéger la peau des blessures et de l'exposition au soleil. Le « verseur d'huile » dans la Glyptothèque à Munich montre un athlète qui verse de l'huile dans la paume de sa main gauche (fig. 8.1). En outre, ils se saupoudrent de poussière. Celui-ci séchait avec l'huile et la sueur pendant l'entraînement et devait ensuite être retiré au cours d'une procédure laborieuse. On utilisait pour cela des grattoirs spéciaux (lat. *strigilis** ; gr. *stlēngis*)

haben müssen.¹⁰ Manche von Gymnasiarchinnen gestiftete Monumente lassen mit den zugehörigen Inschriften jedenfalls durchblicken, dass diese Frauen nicht nur zum kollektiven Prestige ihrer Familien beitragen wollten, sondern ihre großen Vermögen auch nutzten, um persönliche Ambitionen zu verfolgen – und dazu boten gerade Gymnasien und Agonistik ein lohnendes Feld.¹¹

Während sich der weitgehende Ausschluss von Frauen aus dem gymnasialen Leben mit der grundsätzlichen Stellung der Frau in der Antike erklären lässt, liegen die Gründe, warum in Beroia geistig nicht Zurechnungsfähigen der Zutritt zum Gymnasion verwehrt blieb, auch heute noch auf der Hand. Es ist allerdings eine amüsante Wendung, dass es in der Antike aus der Perspektive der Nicht-Griechen vielleicht eher die Besucher eines Gymnasions waren, denen man die Zurechnungsfähigkeit absprechen musste. Der kaiserzeitliche Rhetor Dion von Prusa lässt in seiner Rede an die Alexandriner den fiktiven Skythen Anacharsis sagen, „(...) dass in jeder Stadt der Griechen ein Ort vorgesehen ist, in welchem sie sich tagtäglich auf ganz unsinnige Weise benehmen, also das Gymnasion. Denn wenn sie dorthin gehen und sich ihrer Kleider entledigen, reiben sie sich mit einem gewissen Mittel ein. Und dieses erweckt in ihnen die Verrücktheit; denn augenblicklich beginnen einige zu rennen, andere, sich gegenseitig niederzuwerfen, weitere, ihre Hände zu heben und einen eingebildeten Feind zu bekämpfen, und noch andere, sich Schlägen auszusetzen. Und nachdem sie sich solchermaßen verhalten haben, schaben sie das besagte Mittel wieder ab und werden sofort wieder gesund und, nachdem sie sich nun wieder miteinander versöhnt haben, gehen sie mit niedergeschlagenen Augen fort, dessen beschämt, was sich gerade abgespielt hat“¹² (Dion Chrysostomos, *Reden* 32, 44).

Ohne Öl geht nichts: Alltag im Gymnasion

Wie ein Tag im Gymnasion für die Benutzer aussah, unterschied sich von Ort zu Ort und von Zeit zu Zeit mit Sicherheit erheblich. Manches erfuhr im Laufe der Jahrhunderte starke Veränderungen, anderes spielte sich immer mehr oder weniger ähnlich ab. Beispielsweise war der Besuch

eines Gymnasions nur dann möglich, wenn dieses geöffnet war. Dabei gab es auch unterschiedliche Nutzungszeiten zu beachten. Wir kennen verschiedene Signale, mit denen diese angezeigt werden konnten.¹³ In Beroia durften etwa die unter Dreißigjährigen nur dann zum Training ins Gymnasion, wenn ein Zeichen (*seméion*), wahrscheinlich eine Flagge, hochgezogen war (s. S. 62–63, *Seite B*, Z. 1–4). Im 198 v. Chr. von seleukidischen Truppen besetzten Limyra in Lykien mussten sich die Bürger das Gymnasion mit den Soldaten teilen. Es gab deswegen ausnahmsweise zwei Gymnasiarchen, die ihren jeweiligen Nutzergruppen die Trainingszeit durch das Schlagen einer Scheibe (*diskos*), wohl eine Art Gong, anzeigten.¹⁴ Im späthellenistischen Jerusalem schlug der Gymnasiarch den *diskos*, um auf die Verteilung von Öl und damit auf den Trainingsbeginn aufmerksam zu machen.¹⁵ Eine ähnliche Funktion erfüllten wahrscheinlich die Glocken, die in manchen Grabreliefs von Gymnasiarchen dargestellt sind (Abb. 4.3).¹⁶ Erst in der Kaiserzeit scheint mit Signalen auch auf besondere Umstände der Ölverteilung in den Gymnasien (und Bädern) aufmerksam gemacht worden zu sein, etwa wenn der Gymnasiarch auf seine Kosten ganztägig Öl zur Verfügung stellte. Das



8.2 « Paquetage d'athlète » romain en bronze ; 1^{er} s. av. J.-C.-1^{er} s. ap. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. BR 4424a-b)

8.2 Römisches Athletenbesteck aus Bronze; 1. Jh. v. Chr.–1. Jh. n. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. BR 4424a-b)

Einreiben mit Olivenöl war für das Training und die Körperpflege im Gymnasion – man denke an die Worte des Anacharsis (s. oben) – unabdingbar und so zentral, dass die Nutzer eines Gymnasions häufig als *aleiphómenoi*, „die, die sich einsalben“, bezeichnet wurden. Der gesamte Vorgang der Reinigung und Pflege war sehr komplex.¹⁷ Nachdem man sich entkleidet hatte, ölte man den Körper bereits vor dem Training ein, um die Muskulatur zu entspannen und die Haut vor Verletzungen und Sonneneinwirkung zu schützen. Der sog. Ölausgießer in der Münchener Glyptothek zeigt einen Athleten, wie er sich zu diesem Zweck zunächst Öl in seinen linken Handteller gießt (Abb. 8.1). Zudem stäubte man sich mit Sand ein. Dieser trocknete beim Training zusammen mit Öl und Schweiß an und musste danach in einer mühevollen Prozedur wieder entfernt werden. Man benutzte dafür spezielle Schabeisen (lat. *strigilis**; gr. *stlengís*), die zusammen mit Salbgefäßen zentraler Bestandteil sog. Athletenbestecke waren (Abb. 8.2). Dazu gehörten auch Schwämme, die man nach dem Training dazu nutzte, das eingetrocknete Gemisch auf der Haut mit Öl aufzuweichen, bevor man es mit der Strigilis abzog. Diesen Vorgang zeigt der berühmte Apoxyomenos des

qui, avec des récipients à huile, étaient un élément indispensable des « paquetages d'athlètes » (fig. 8.2). Les athlètes utilisaient aussi des éponges après l'entraînement pour ramollir le mélange séché sur la peau avec de l'huile avant de l'enlever avec le strigile. Ce processus est illustré par le célèbre *Apoxyomenos* de Lysippe (voir p. 120-121). Des strigiles ont également été trouvés en grand nombre en Asie Mineure,¹⁸ ils témoignent parfois de la pratique précoce de la culture physique grecque dans cette région (cf. chap. 2). Le mélange qui s'accumule dans la cavité incurvée du grattoir lors du nettoyage était appelé *gloios*.¹⁹ Cette substance était utilisée comme remède dans la médecine antique et avait donc une valeur financière. À Béroia, les revenus attendus de la vente du *gloios* étaient affermés au *palaistrophylax* (voir p. 62-63, face B, l. 97-98). Il était donc responsable de la collecte, du stockage et de la distribution proprement dite.

Ce n'est qu'après avoir raclé le corps qu'on le nettoyait à l'eau dans le *loutrôn*, une salle de bain (cf. chap. 3) munie de simples bassins installés à cet effet (fig. 8.3) ou de vasques contre un mur comme à Priène (fig. 3.6). Dans les gymnases grecs, on pratiquait des formes

de bain relaxantes bien avant l'époque impériale romaine. Ainsi, on trouve parfois des salles avec des baignoires assises disposées en cercle, comme à Éréttrie, tandis qu'en Asie Mineure hellénistique, on semble avoir préféré les bains de sudation.²⁰ Après le lavage, on appliquait généralement une nouvelle couche d'huile. Certains gymnasiarques n'hésitaient pas à offrir de l'huile parfumée particulièrement onéreuse.

L'huile était donc partout dans le gymnase. Ce n'est pas un hasard si, à l'époque hellénistique, le financement et la fourniture d'huile sont devenus les tâches essentielles des gymnasiarques (cf. chap. 4). La distribution d'huile s'effectuait aussi bien dans la vie quotidienne du gymnase que dans le cadre des agônes gymniques, car il fallait aussi approvisionner les athlètes qui se déplaçaient. Par exemple, pour Tauroménion, une petite cité grecque de Sicile, quarante et un concours sont attestés, pour un besoin annuel total de 11 000 litres d'huile.²¹ On trouve régulièrement dans les reliefs des représentations de bassins et de louches avec lesquels l'huile était distribuée (fig. 4.3). Au II^e s. ap. J.-C., l'orateur Héraclide, originaire de Lycie, aurait même fait don d'une fontaine à un gymnase de Smyrne, l'actuelle Izmir, qui distribuait de l'huile et possédait en outre un toit doré (Philostrate, *Vies de sophistes*, 2, 26).

Protection des mineurs lors de l'entraînement ? Décence et bon ordre au gymnase

Dans de nombreuses cités, il y avait plusieurs gymnases et palestres, qui étaient alors à la disposition de différents groupes d'âge. Si ce n'était pas le cas, il fallait réglementer davantage l'utilisation des gymnases sur ce point. À Halicarnasse, l'affectation d'une palestre spécifique aux garçons (cf. chap. 6) témoigne par exemple d'une volonté manifeste de séparer les plus jeunes. Les lois d'Amphipolis et de Béroia contiennent également des dispositions dans ce sens. À Béroia, les jeunes hommes n'avaient pas le droit d'accéder aux garçons ni de leur parler, sous peine de sanctions (cf. p. 62-63, face B, l. 13-15). Dans les textes littéraires de l'Athènes classique, les gymnases et les palestres sont les lieux par excellence des rapprochements et des relations érotiques entre les hommes plus âgés et jeunes garçons.²² Ainsi, dans le dialogue *Lysis* de Platon, Socrate rencontre un certain Hippothalès et ses amis sur le chemin de l'Académie au Lycée. Ensemble, ils se rendent dans une palestre proche, où se trouve également – on y célèbre justement les *Hermaia* (cf. chap. 7) – le vénéré Lysis, l'ami d'Hippothalès, un beau garçon issu de la meilleure famille, que Socrate entraîne, à sa manière habituelle, dans une conversation sur l'amitié et l'amour. Dans l'Antiquité grecque, la relation entre les adultes et les mineurs, entre l'éraïste, l'amant,



Lysipp (s. S. 120–121). Strigiles wurden auch in Kleinasien in großer Zahl gefunden,¹⁸ mitunter bezeugen sie die Praxis griechischer Körperkultur dort besonders früh (vgl. Kap. 2). Das sich bei der Reinigung in der gekrümmten Hohlkehle des Schab-eisens ansammelnde Gemisch nannte man *gloios*.¹⁹ Die Substanz wurde in der antiken Medizin als Heilmittel eingesetzt und besaß deshalb finanziellen Wert. In Beroia verpackte man die erwarteten Einkünfte aus dem Verkauf des *gloios* an den *palais-trophylax* (s. S. 62–63, Seite B, Z. 97–98). Er wird deswegen für die Sammlung, Lagerung und den eigentlichen Vertrieb verantwortlich gewesen sein. Erst nachdem man den Körper abgeschabt hatte, reinigte man ihn mit Wasser im *loutrôn**, dem Waschraum (vgl. Kap. 3), wo zu diesem Zweck einfache Becken aufgestellt (Abb. 8.3) oder wie in Priene fest an den Wänden installiert waren (Abb. 3.6). Auch wurden in den griechischen Gymnasien durchaus schon vor der römischen Kaiserzeit entspannende Badeformen praktiziert. So lassen sich wie in Eretria mancherorts Räume mit kreisförmig angeordneten Sitzbadewannen nachweisen, im hellenistischen Kleinasien scheint man dagegen Schwitzbäder bevorzugt zu haben.²⁰ Nach dem Waschvorgang trug man dann in aller Regel abschließend noch einmal Öl auf. Manche Gymnasiarchen ließen es sich nicht nehmen, dafür besonders teures parfümiertes Öl zu stiften.

8.3 Italie centrale. Coupe attique à figures rouges : scène de la palestra avec athlètes se nettoyant ; vers 510 av. J.-C. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN 344)

© GrandPalaisRmn (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010270216> (10.05.2024).

8.3 Mittelitalien. Attisch-rotfigurige Schale: Palästra-szene mit Athleten bei der Reinigung; ca. 510 v. Chr. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN 344)

Öl war im Gymnasion also überall. Nicht umsonst entwickelte sich in hellenistischer Zeit die Finanzierung und Bereitstellung von Öl zur wesentlichen Aufgabe der Gymnasiarchen (vgl. Kap. 4). Die Ausgabe von Öl erfolgte sowohl im gymnasialen Alltag als auch im Rahmen von gymnischen Agonen, schließlich mussten auch anreisende Athleten versorgt werden. So ist beispielsweise für Tauromenion, eine kleine griechische Stadt auf Sizilien, die Veranstaltung von einundvierzig Agonen und ein Jahresbedarf von insgesamt 11.000 Litern Öl bezeugt.²¹ Regelmäßig finden sich in den Reliefs Darstellungen von Kesseln und Schöpfkellen, mit denen Öl ausgegeben wurde (Abb. 4.3). Im 2. Jh. n. Chr. soll der aus Lykien stammende Redner Herakleides für ein Gymnasion in Smyrna, dem heutigen Izmir, sogar einen Brunnen gestiftet haben, der Öl spendete, und obendrein ein vergoldetes Dach besaß (Philostrat, *Sophistenviten* 2, 26).

Jugendschutz beim Training? Anstand und Ordnung im Gymnasion

In vielen Städten gab es mehrere Gymnasien und Palästre, die dann jeweils unterschiedlichen Altersgruppen zur Verfügung standen. Wenn das nicht der Fall war, musste man die Nutzung der Gymnasien in diesem Punkt stärker reglementieren. Ein offensichtliches Bestreben, die Altersgruppen auseinanderzuhalten, zeigt beispielsweise die Reservierung einer eigenen Palästra für die Knaben in Halikarnassos (vgl. Kap. 6). Und auch die Gesetze aus Amphipolis und Beroia enthalten entsprechende Vorschriften. In Beroia durften sich die jungen Männer unter Strafandrohung weder Zugang zu den Knaben verschaffen noch mit ihnen reden (s. S. 62–63, Seite B, Z. 13–15). In literarischen Texten aus dem klassischen Athen sind Gymnasien und Palästre die Orte schlechthin für erotische Annäherungen und Beziehungen zwischen älteren Männern und Jugendlichen.²² So begegnet Sokrates in Platons Dialog *Lysis* auf dem Weg von der Akademie zum Lykeion einem gewissen Hippothales und seinen Freunden. Gemeinsam suchen sie eine nahegelegene Palästra auf, in der sich – es werden gerade die *Hermaia* gefeiert (vgl. Kap. 7) – auch der von Hippothales verehrte Lysis aufhält, ein schöner Knabe

aus bestem Hause, den Sokrates in der ihm eigenen Weise in ein Gespräch über Freundschaft und Liebe verwickelt. In der griechischen Antike beschränkte sich die Beziehung zwischen Älteren und Jüngeren, zwischen dem *erastés*, dem Liebenden, und dem *erómenos*, dem Geliebten, nicht auf erotische Kontakte, sondern erfüllte auch soziale und erzieherische Funktionen. Eine *Hydria** in München zeigt am rechten Bildrand einen bärtigen *erastés*, wie er einen offensichtlich von ihm favorisierten jugendlichen Athleten mit Binden schmückt (Abb. 8.4). Die Durchsichtigkeit seines Gewandes lässt dabei keine Zweifel an seinen Intentionen aufkommen. Die Verehrung des Eros und sein häufiges Auftauchen im Kontext des Gymnasions sind vor diesem Hintergrund nicht weiter verwunderlich (vgl. Kap. 7)²³ – auch wenn der Gott gerade in Verbindung mit seinem Gegenstück Anteros auch agonale Prinzipien versinnbildlicht. Gänzlich unkritisch wurden die Beziehungen zwischen Männern und Jugendlichen dennoch nicht immer gesehen, ihre moralische Bewertung war deswegen vielleicht auch eine Frage lokaler Gepflogenheiten und des jeweiligen Zeitgeists. Bezeugen Regelungen wie in Amphipolis und Beroia also, dass man die sittliche Integrität der Einrichtung gefährdet sah und die Jugendlichen vor Übergriffen schützen wollte? Bis zu einem gewissen Grad mag das zutreffen. In jedem Fall belegen sie aber, dass die Durchsetzung und Aufrechterhaltung von Anstand und Disziplin in den Gymnasien eine zentrale Rolle spielten: Nichts sollte den ordnungsgemäßen Abläufen im Gymnasion in die Quere kommen und von Training und Unterricht ablenken.

Beim Fest: Ein Blick auf die Welt der Agone

Einen besonders guten Einblick in den Alltag von Epheben liefert, zumindest für das hellenistische Makedonien, das Ephebarchengesetz von Amphipolis. So gab es dort strenge Kleidungs Vorschriften zu befolgen (vgl. S. 92–93, Z. 32–35; Kap. 6). Charakteristisch für die Altersgruppe waren insbesondere der sog. *Petasos**, ein breitkrepziger Hut, und die *Chlamys**, ein mantelartiger Überwurf (vgl. S. 94–95). In dieser Aufmachung hatten die Epheben unter anderem

et l'éromène, l'aimé, ne se limitait pas à des contacts érotiques, mais remplissait également des fonctions sociales et éducatives. Une hydrie* à Munich montre, sur le bord droit de l'image, un éraste barbu qui décore de bandelettes un jeune athlète qu'il favorise manifestement (fig. 8.4). La transparence de son vêtement ne laisse aucun doute sur ses intentions. Dans ce contexte, la vénération d'Éros et son apparition fréquente dans le contexte du gymnase ne sont pas surprenantes (cf. chap. 7)²³ – même si le dieu symbolise aussi des principes agonaux, justement en association avec son pendant Antéros. Les relations entre les hommes et les jeunes n'étaient cependant pas totalement exemptes de critiques, et la manière de les considérer dépendait certainement aussi d'habitudes locales et de l'esprit du temps. Les réglementations, comme celles d'Amphipolis et de Béroia, témoignent-elles donc du fait que l'intégrité morale de l'institution était considérée comme menacée et d'une volonté de protéger les mineurs contre des abus ? C'est peut-être vrai jusqu'à un certain point. Mais dans tous les cas, ils témoignent du fait que l'imposition et le maintien de la décence et de la discipline jouaient un rôle central dans les gymnases : rien ne devait se mettre en travers du bon déroulement du gymnase et détourner l'attention de l'entraînement et des cours.

À la fête : un regard sur le monde des concours

La loi éphébarque d'Amphipolis donne un bon aperçu de la vie quotidienne des éphèbes*, du moins pour la Macédoine hellénistique. Il y avait des règles vestimentaires strictes à respecter (cf. p. 92-93, l. 32-35 ; chap. 6). Le pétase*, un chapeau à larges bords, et le chlamyde*, un manteau, étaient caractéristiques de cette classe d'âge (cf. p. 94-95). C'est dans cette tenue que les éphèbes devaient notamment participer à des processions civiques, surtout dans le cadre de grandes fêtes culturelles (cf. chap. 7). Les éphèbes qui, lors de ces fêtes, ne participaient aux compétitions qu'en tant que spectateurs, possédaient à Amphipolis des places qui leur étaient spécialement réservées, d'où ils pouvaient suivre les événements sous la surveillance de

l'éphébarque*, sans « applaudir ni siffler », « en silence et en bon ordre » (l. 127-128). Dans certains théâtres et stades, de telles places étaient réservées de manière permanente par des inscriptions dites topiques (*topos* = lieu, place) gravées sur les gradins de pierre. Par exemple, dans le théâtre de l'époque impériale de la cité montagnaise de Termessos, en Pisidie, plusieurs gradins étaient réservés à cette classe d'âge par l'indication ΕΦΗΒΩΝ (*ephebôn*), génitif pluriel pour « (place) des éphèbes » (fig. 8.5).²⁴ Les éphèbes qui souhaitaient participer à des concours à l'étranger recevaient à Amphipolis un entraînement spécial dans leur discipline respective et étaient dispensés de fréquenter le gymnase pendant la durée de leur voyage de concours (l. 103-106). La « fondation scolaire » d'Eudemos à Milet permettait même aux pédotribes* d'accompagner les meilleurs des *paides* qu'ils entraînaient pendant ces voyages (cf. chap. 6). Dans le monde des concours, les garçons et les adolescents avaient certainement particulièrement besoin des soins de leurs accompagnateurs adultes. Il ne fallait en tout cas pas attendre de pitié de la part des adversaires. Par exemple, à la fin de l'époque classique, le pancratiaste* et triple olympionique Sostratos, originaire de Sicyone, dans le golfe de Corinthe, était surnommé « le Serre-doigts », car « il saisissait le bout des doigts de son adversaire, le pressait et ne le lâchait pas avant de sentir qu'il abandonnait le combat » (Pausanias, *Périégèse*, 6, 4, 1-2).²⁵ Titus Flavius Hermogènes de Xanthos, octuple olympionique des années 80 ap. J.-C. dans différentes disciplines de course, exigeait de ses concurrents un effort maximal. Ses performances apparemment inhumaines lui ont valu d'être surnommé « le Cheval ». ²⁶ Dès leur plus jeune âge, les jeunes pouvaient souffrir de dommages physiques durables – ils étaient fréquents dans l'athlétisme lourd, qui pouvait entraîner des déformations permanentes telles que les « oreilles en chou-fleur » (cf. fig. 3.12 ; 5.5 ; 6.8).²⁷ Pour cette raison, Aristote recommandait de limiter l'entraînement à des exercices légers jusqu'à la puberté (*Politique*, 1338b). Les concours entraînaient très rarement des décès.²⁸ C'était néanmoins parfois le cas, même dans des épreuves d'athlétisme léger, comme le montre le cas rapporté par Pausanias du coureur de

fond Ladas, certes victorieux, mais qui s'est effondré sur le chemin du retour (*Périégèse*, 3, 21, 1). Le destin de l'éphèbe Diotimos d'Arkésinè d'Amorgos, mortellement blessé par accident par un javelot, montre que l'entraînement au gymnase lui-même pouvait comporter des dangers mortels.²⁹

Dans l'Antiquité déjà, la fin justifiait parfois les moyens pour obtenir le succès ultime lors des concours. Ces moyens dépassaient parfois les limites de la légalité.³⁰ Cela incluait la corruption : selon Pausanias, le pugiliste Eupolos a été le premier à se rendre coupable de corruption à Olympie, en 388 av. J.-C., lorsqu'il a acheté la victoire à ses trois concurrents, dont deux Grecs d'Asie Mineure originaires de Cyzique et d'Halicarnasse. Les quatre malfaiteurs ont toutefois été démasqués et les amendes qui leur ont été infligées ont permis d'ériger six statues de Zeus dans son sanctuaire d'Olympie (*Périégèse*, 5, 21, 2-4). Dans de tels cas au moins, la socialisation au sein du gymnase avait donc manqué l'un de ses principaux objectifs, à savoir former des citoyens vertueux, dévoués au bien commun et à la réputation de leur *polis*.

8.4 Étrurie, Vulci. Hydrie attique à figures rouges ; lanceur de disque, coureur et arbitre à gauche, homme barbu et jeune athlète à droite ; vers 500 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 2420)

8.4 Etrurien, Vulci. Attisch-rotfigurige Hydria: Diskuswerfer, Läufer und Richter links, bärtiger Mann und junger Athlet rechts; um 500 v. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 2420)

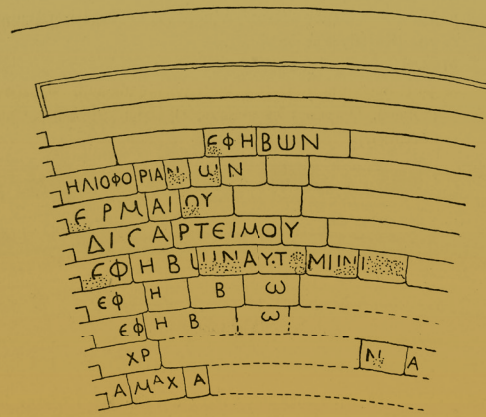
an öffentlichen Prozessionen, vor allem im Rahmen größerer Kultfeste, teilzunehmen (vgl. Kap. 7). Diejenigen Epheben, die bei den Kultfesten nur als Zuschauer an den Wettkämpfen teilnahmen, besaßen in Amphipolis eigens für sie vorgesehene Plätze, von denen aus sie unter Aufsicht des Ephebarchen das Geschehen verfolgen konnten, „ohne zu applaudieren oder zu zischen“, „in Stille und guter Ordnung“ (Z. 127–128). In manchen Theatern und Stadien waren solche Plätze durch in die steinernen Sitzstufen eingemeißelte sog. Toposinschriften (*tópos* = Ort, Platz) dauerhaft reserviert. Im kaiserzeitlichen Theater der pisidischen Bergstadt Termessos waren beispielsweise mehrere Reihen durch die Angabe ΕΦΗΒΩΝ (*ephēbōn*), Genitiv Plural für „(Platz) der Epheben“, dieser Altersklasse vorbehalten (Abb. 8.5).²⁴ Die Epheben, die an auswärtigen Wettkämpfen teilnehmen wollten, erhielten in Amphipolis ein spezielles Training in ihrer jeweiligen Disziplin und wurden für die Dauer ihrer Wettkampfreise vom Besuch des Gymnasions freigestellt (Z. 103–106). Die „Schulstiftung“ des Eudemos in Milet erlaubte es den Paidotriben* sogar, die besten der von ihnen unterrichteten *paides* auf solche Reisen zu begleiten (vgl. Kap. 6). In der Welt der Agone hatten Knaben und Jugendliche die Fürsorge ihrer erwachsenen Begleiter mit Sicherheit besonders notwendig. Von seinen Kontrahenten hatte man jedenfalls kein Erbarmen zu erwarten. Beispielsweise wurde dem Pankratiasten* und dreifachen Olympioniken Sostratos aus Sikyon am

Golf von Korinth in spätclassischer Zeit der Spitzname „der Fingerspitzler“ verliehen, „er ergriff nämlich die Fingerspitzen des Gegners, presste sie und ließ nicht eher los, als bis er merkte, dass dieser den Kampf aufgab“ (Pausanias, *Periegesis* 6, 4, 1–2).²⁵ Auch Titus Flavius Hermogenes aus Xanthos, in den 80er Jahren n. Chr. achtmaliger Olympiasieger in verschiedenen Laufdisziplinen, forderte seine Konkurrenz in höchstem Maß. Seine scheinbar unmenschlichen Leistungen brachten ihm den Beinamen „das Pferd“ ein.²⁶ Bereits in jungem Alter traten unter diesen Vorzeichen dauerhafte körperliche Schäden auf – insbesondere in der Schwerathletik, wo es häufig zu bleibenden Deformationen wie den sog. Blumenkohllöhen kam (vgl. Abb. 3.12; 5.5; 6.8).²⁷ Aus diesem Grund empfahl Aristoteles, das Training bis zum Eintreten der Pubertät auf leichte Übungen zu beschränken (*Politik* 1338b). Äußerst selten kam es bei den Wettkämpfen auch

zu Todesfällen,²⁸ mitunter aber sogar – wie der von Pausanias geschilderte Fall des zwar siegreichen, aber auf dem Heimweg zusammengebrochenen Langstreckenläufers Ladas zeigt (*Periegesis* 3, 21, 1) – in der Leichtathletik. Das Schicksal des durch einen Speer versehentlich tödlich verwundeten Epheben Diotimos aus Arkesine auf Amorgos zeigt, dass auch das Training im Gymnasion selbst tödliche Gefahren bergen konnte.²⁹

Für den ultimativen Erfolg bei den Wettkämpfen heiligte auch schon in der Antike mitunter der Zweck die Mittel. Diese Mittel überschritten bisweilen die Grenzen der Legalität.³⁰ Dazu zählte auch Bestechung: Pausanias zufolge war der Boxer Eupolos der Erste, der sich ihrer in Olympia schuldig gemacht hatte, als er sich 388 v. Chr. den Sieg von seinen drei Konkurrenten – darunter zwei kleinasiatische Griechen aus Kyzikos und Halikarnassos – erkaufte. Die vier Übeltäter wurden jedoch entlarvt, aus den ihnen auferlegten Geldbußen wurden sechs Statuen des Zeus in seinem Heiligtum in Olympia aufgestellt (*Periegesis* 5, 21, 2–4). Zumindest in solchen Fällen hatte also die Sozialisierung im Gymnasion eines ihrer Hauptziele, nämlich rechtschaffene, dem Gemeinwohl und der Reputation ihrer Polis verpflichtete Bürger heranzuziehen, verfehlt.

[MATTHIAS PICHLER, CHRISTOF SCHULER]



8.5 Pisidie, Termessos. Gradins du théâtre avec « Toposinschriften » des éphèbes (ΕΦΗΒΩΝ) ; époque impériale

8.5 Pisidien, Termessos. Sitzstufen im Theater mit Toposinschriften der Epheben (ΕΦΗΒΩΝ); kaiserzeitlich